

JÉRÉMY WULC



666

Pygmalion 



Peut-on combattre le diable ?

666

Flic expérimenté, Stanislas Diamick a quasiment tout vu au cours de sa carrière. Alors, sa nouvelle scène de crime sur le parvis du Louvre ne l'inquiète pas. Les symboles étranges dont l'assassin a couvert le corps, non plus. Cela l'intrigue, tout au plus. L'absence de tout indice, en revanche, c'est une autre histoire et notre lieutenant s'apprête à passer une très longue et éreintante nuit. Mais quand une seconde victime est retrouvée dès le lendemain place du Palais-Royal avec les mêmes inscriptions, Stanislas commence à craindre d'avoir mis un pied en enfer...

Scénariste et auteur, **JÉRÉMY WULC** écrit pour la télévision, le cinéma et la publicité, ainsi que pour plusieurs humoristes et animateurs TV. Il est également l'auteur des *Loups-garous d'Argentine*.

Pygmalion 

666

DU MÊME AUTEUR

Les Loups-garous d'Argentine, Pygmalion, 2021

Jérémy Wulc

666

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

Pour suivre l'auteur :
Twitter / Instagram / Facebook : @jeremywulc

© Pygmalion, département de Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-7025-2

« Mes chers compatriotes, je crois aux forces
de l'esprit et je ne vous quitterai pas. »

François MITTERRAND

Paris, mai 2021

Depuis une dizaine de minutes, le lieutenant de police Stanislas Diamick tournoyait mécaniquement sa petite cuillère qui voguait dans son café froid, ruminant les idées noires qui lui pourrissaient de jour en jour l'existence. Après une nuit mouvementée, Stanislas avait, comme très souvent, trouvé refuge chez Chérif Kamal, patron du meilleur kebab de Paris situé à quelques mètres du boulevard de Belleville.

— Tu dors debout, mon ami !

— Je suis assis, Chérif, rétorqua Stanislas sans lever son regard de la tasse.

Le cuisinier se marra. Il avait toujours aimé ce flic qui squattait depuis des années son restaurant pour prendre son petit déjeuner pendant que lui, en attendant l'heure de l'ouverture, préparait sa journée en coupant méticuleusement des tomates, de la salade et des oignons.

— Qu'est-ce qui t'arrive pour avoir une tête de zombie ? En quatre ans, je ne t'ai jamais vu aussi déprimé.

Stanislas se gratta le haut du crâne. Il se fit la remarque qu'il allait devoir passer chez le coiffeur pour qu'on lui

tonde une nouvelle fois la tête. C'était cocasse, plus on perdait ses cheveux, plus ceux qui restaient poussaient à une allure excessive. C'était carrément sournois comme procédé.

— Si tu ne veux pas répondre... cela te regarde, amigo, lâcha Chérif en posant son énorme morceau de viande sur la broche.

Avait-il envie de tout déballer ? Devait-il, d'une traite, lui avouer que sa femme s'était fait la malle avec ses deux enfants ? Et qu'elle avait osé lancer une procédure de divorce en demandant la garde exclusive de Charlie et Lucette ? Devait-il emmerder Chérif en lui racontant qu'il passait des nuits blanches devant le nouveau domicile de sa femme pour essayer d'apercevoir ses gosses quand ils partaient à l'école le matin ? Devait-il lui dire qu'il aimerait défoncer le crâne du mec qui couchait dorénavant avec elle et qui l'avait accueillie les bras ouverts ? Qu'il n'arrivait toujours pas à comprendre pourquoi elle s'était barrée sur un coup de tête après plus de dix ans de mariage ? Il ne pouvait pas et ne voulait pas l'ennuyer avec ses problèmes qui ne regardaient que lui.

— J'ai bossé toute la nuit. Je suis carrément toasté, mentit Stanislas. Mais t'inquiète, après ton café et trois heures de sommeil, je serai comme un adolescent attardé à qui on promet une énorme nuit de baise !

Chérif embrasa son gril. Ce geste était, généralement, pour Stanislas, le top départ. Il se leva difficilement et frappa le dos du restaurateur de son imposante paluche.

— À demain, Stan, répondit le gérant sans se retourner.

— Si Dieu le veut...

Stanislas ouvrait la porte au moment où son ami lançait une phrase qu'il encaissa comme une attaque nucléaire :

— Et surtout, embrasse les enfants et Marie-Jeanne pour moi.

Le flic sortit sans un mot, en serrant les mâchoires le plus fort possible pour refouler les larmes qui tentaient par tous les moyens de se faire la malle. Exactement comme sa famille.

Stanislas retrouva son appartement le cœur serré. En introduisant la clé dans la serrure, il espérait que ces quinze derniers jours n'étaient qu'un putain de cauchemar. Qu'en rentrant chez lui, ses enfants allaient lui sauter dans les bras et que sa femme l'embrasserait en lui demandant si sa journée avait été bonne.

Mais non.

Toujours ce vide intersidéral.

Le silence du quatre-pièces lui brûla les tripes comme de l'acide versé sur une plaie béante. Pourquoi sa femme s'était barrée sans un mot ? Bien sûr, le couple était passé par la case crise et engueulade qui pouvait parfois se prolonger des heures et des heures, voire même des jours entiers. Mais bon, Stanislas croyait, sincèrement, que ce n'était pas très important, que tous les époux s'engueulaient et qu'eux, comme les autres, pouvaient se rabibocher, que ce soit sur l'oreiller ou autour d'une soirée au restaurant. D'un geste las, le flic enleva son blouson en cuir et le parachuta au milieu du salon qui ressemblait plus à un champ de bataille de la Première Guerre mondiale qu'un endroit cosy et accueillant... Il avait lâché prise.

Il n'avait plus rien à foutre de tout. Même son boulot, qu'il affectionnait tellement, ne parvenait pas à lui sortir la tête de l'eau. Il naviguait depuis le départ de sa femme

dans une épaisse brume impossible à désobstruer. Il s'affala dans son canapé entre une dizaine de cartons à pizza et plusieurs canettes de soda light. Ce qui le sauvait, se rassura-t-il, c'était son dégoût pour l'alcool. Il détestait ça. Heureusement. Sinon, à cette heure-ci, il ressemblerait inévitablement à tous les clichés d'un lieutenant de la police nationale... Solitaire, une barbe de six jours, alcoolique et désœuvré.

Lui, son addiction, c'était le soda et la malbouffe... Et il s'en portait très bien.

Couché sur son sofa, il partit, doucement, dans les limbes de son épuisement. Il avait du sommeil en retard et devait prendre son service à 22 heures. Il fallait qu'il se repose pour être en forme. S'il perdait son boulot, il était fini, il le savait. Il n'aurait plus qu'une seule solution, sauter d'un pont ou se faire sauter la cervelle avec son arme de service. *Pour du cliché, ça, c'est du cliché*, gloussa-t-il en tombant, sans s'en apercevoir, dans un sommeil abyssal.

*

— Tu dormais ?

— Ouais... J'ai passé une sale nuit... Je pensais pouvoir récupérer un peu.

Stanislas venait de se faire réveiller par la sonnerie de son téléphone portable échoué sur le tapis. Il avait décroché la bouche pâteuse et le cerveau embrumé. À l'autre bout du fil, Khalid Harouche, son collègue et ami. C'était ça, la grande famille de la police judiciaire française. On passait tellement plus de temps avec ses partenaires que, tout naturellement, ça évoluait en bande de copains à

qui on confiait presque tout. Des gens plus importants que ceux du sang.

Stanislas jeta un coup d'œil à sa montre, il était 23 h 45... Eh merde !

— Ça fait combien de temps que tu n'as pas dormi une nuit complète ? lui demanda son collègue.

— Trop longtemps. Qu'est-c'qui s'passé ?

— On a un macchabée sur les bras. Les flics de quartier nous ont prévenus. Il paraît que c'est pas beau à voir. Je vais te couvrir pour ton retard, mais faut quand même que tu viennes rapidement.

— C'est où ?

— Sur le parvis de la pyramide du Louvre.

— Je suis en route.

Coup de bol, le musée n'était qu'à cinq minutes de chez lui. Stanislas raccrocha, prit son blouson qui traînait par terre et se leva d'un bond. Il claqua la porte et s'engouffra dans son box pour récupérer sa voiture qui patientait comme la Batmobile dans la Batcave.

Dès qu'il quitta le parking, il brancha le gyrophare et accéléra ostensiblement, exactement comme faisaient les flics dans les films des années 1970. *Encore un cliché*, pouffa-t-il en s'ouvrant une canette tiédasse de soda light qu'il venait de récupérer sur le siège passager.

Stanislas se gara à l'arrache sur le parvis de la pyramide du Louvre. Les premiers flics sur les lieux avaient déjà délimité un périmètre de sécurité en déroulant les rubans conformes aux exigences et consignes des hauts fonctionnaires du ministère de l'Intérieur. Le lieutenant Diamick sortit rapidement sa carte tricolore pour que personne ne l'emmerde. C'était sa technique : jouer au con prétentieux dès la première minute pour qu'on lui fiche la paix et qu'on le laisse travailler. Au loin, il repéra son collègue qui se trouvait en grande discussion avec un agent de la scientifique. La « capote géante » – comme il aimait l'appeler – se retourna vers lui en entendant ses pas crisser sur les graviers. Khalid ouvrit le bal :

— J'espère que tu n'as pas la nausée.

Stanislas désigna l'homme préservatif du menton.

— T'en penses quoi ?

Le scientifique enleva son masque de protection.

— Tu veux voir le corps avant qu'on en discute ?

Stanislas fit oui de la tête. Les trois hommes se dirigèrent vers la scène de crime comme un banc de poissons au fond de la Méditerranée. Le lieutenant entra le premier.

Les lumières opalines et crues qui éclairaient la tente de fortune installée pour protéger le lieu du regard des badauds lui déclenchèrent un mal de crâne éphémère. Il n'avait vraisemblablement pas assez dormi. Il se massa les tempes pendant que le scientifique ouvrait le sac en plastique noir réglementaire jusqu'au torse de la victime.

Stanislas s'approcha délicatement du corps.

— Raconte-moi tout.

Khalid inspira légèrement et déballa ce qu'il avait appris depuis son arrivée, il y a moins d'une demi-heure :

— Une Allemande a trouvé le corps en faisant des selfies près des bassins. La victime flottait au gré du vent. Elle a hurlé, ce qui a alerté les passants et la sécurité du Louvre. Après le ramdam que tu imagines, ils ont joint les flics... Et nous voici.

— On sait qui c'est ? demanda Stanislas sans s'arrêter de fixer le cadavre devant lui.

— Akira Takimi. Une Japonaise. Une touriste. On a retrouvé ses papiers sur le parvis, pas loin d'ici. Elle a 22 ans.

— Elle s'est noyée ?

Khalid jeta un regard furtif au scientifique.

— Heu, non...

Stanislas passa la main sur son crâne.

— Je suis fatigué, Khalid. Crache tout ce que tu as, qu'on arrête de perdre du temps à se trier les poils du cul.

— À ce qu'on sait, elle a été étranglée. (Il toussa légèrement.) Elle a aussi énormément de coupures sur tout le corps.

— Montre-moi.

Le scientifique s'avança et dézippa complètement le sac mortuaire. Il indiqua les entailles faites dans la chair de la jeune femme.

— Elle en a plein sur le corps et dans le dos. Des trucs zarbis. (Il pointa de son index le ventre de la victime.) Ici un 666, là un pentagramme, et sur le côté, on peut apercevoir le compas et l'équerre.

— C'est-à-dire ?

— Le compas et l'équerre. Tu sais ? Les symboles maçonniques...

Stanislas lâcha un minuscule rire, un tic nerveux plus qu'une envie de plaisanter.

— Il nous manquait plus que ça. Et dans le dos ?

— On a découvert un triangle coupé en deux qui pourrait s'apparenter, à mon avis, à une pyramide.

Khalid s'approcha de son collègue.

— Les entailles ont été faites il y a moins de deux heures, précisa-t-il.

— Vraiment ?

Le scientifique dodelina de la tête.

— C'est ce que je pense, vu l'ouverture de la plaie et l'état de la chair. Mais comme toujours, faudra que vous attendiez les conclusions de l'autopsie pour y voir un peu plus clair. Moi, à ce niveau, je ne peux rien confirmer. Nous avons fait tous les prélèvements habituels et ça va partir au labo. Je vous téléphone dès qu'on a les résultats.

Stanislas acquiesça en silence.

— Et sinon... À part que ce soit une touriste, qu'est-ce qu'on sait ? reprit-il en se tournant vers Khalid.

— Sa famille a signalé sa disparition plus tôt dans la journée.

Le lieutenant se leva difficilement. Ses genoux lui faisaient mal. Il entendit même celui de droite craquer légèrement. Il se faisait trop vieux pour ces conneries. Les hommes sortirent de la tente. Le scientifique salua les

deux flics et partit ranger son matériel. Il en avait terminé pour ce soir. Stanislas se tourna pour faire face à Khalid.

— Putain. C'est quoi cette merde ?

Son collègue haussa les épaules.

— Je n'en sais rien... Ce n'est pas de bol, les touristes commençaient à revenir, si on a un fou qui les assassine, ils vont faire demi-tour.

Stanislas n'esquissa pas un sourire. Même léger.

— On se retrouve au bureau ? J'ai besoin de réfléchir.

— OK ! Je m'occupe de tout ici.

— Parfait.

Stanislas referma son blouson. Khalid lui attrapa le bras avant qu'il ne décampe.

— Quel genre de personne peut faire ça à une jeune femme ? murmura-t-il.

— Je n'en sais rien, mais faut qu'on l'arrête le plus rapidement possible, c'est notre boulot.

— Ça me fout de plus en plus la trouille la violence qu'on côtoie tous les jours.

Stanislas serra l'épaule de son ami.

— À moi aussi, Khalid... À moi aussi, cela me fout la trouille, répondit-il en scrutant la pyramide de verre et de métal qui trônait au milieu de la cour Napoléon.

Après un silence glacial, les deux hommes se séparèrent. À quelques mètres de là, derrière une fontaine, un homme scrutait le parvis avec un sourire satisfait.

Minuit douze

Les bureaux de la police judiciaire ressemblaient à la Sécurité sociale après 17 h 30. Les couloirs étaient vides, les bureaux fermés et la lumière n'éclairait, par intermittence, que quelques mètres de couloir. Depuis leur déménagement du 36, quai des Orfèvres jusqu'à la porte de Clichy, les flics se sentaient déboussolés et surtout arrachés de leurs racines. Pour eux, le vieux parquet ne craquait plus, la Seine devenait un lointain souvenir et les cloches de Notre-Dame s'étaient malheureusement tues. La déprime prenait, un par un, les policiers dans ses bras. Qu'est-ce qu'ils avaient fait pour mériter de se retrouver dans un bâtiment froid, sans âme et qui, en plus, ressemblait à un hôpital désaffecté ?

Stanislas arriva au troisième étage par l'ascenseur et appuya sur l'interrupteur pour s'éclairer un passage. Même si tout était neuf, rien ne fonctionnait. Déjà...

En quelques semaines, les policiers de la judiciaire s'étaient aperçus qu'ils allaient travailler dans des bureaux

modernes qui n'avaient que des problèmes. L'informatique buggait, l'électricité bégayait, les canalisations se bouchaient à chaque défécation et le réseau Internet plantait quand trois ordinateurs se connectaient simultanément au wi-fi du 36, rue du Bastion, leur nouvelle adresse. Garder le numéro, c'était tout ce qu'avaient obtenu les flics. C'était extrêmement mince. Mais comme tout le monde se foutait de ce qu'ils pensaient, c'était, pour les policiers, une petite victoire.

Stanislas ouvrit la porte de son bureau et se laissa tomber dans son fauteuil. Il attrapa une canette de boisson sucrée dans son tiroir et la vida en deux gorgées. Il fallait qu'il mette ses idées aux claires. Une touriste japonaise assassinée en plein milieu de Paris allait faire bouillir d'angoisse les grands pontes de l'administration de la Place Beauvau.

Stanislas imprima les photos qu'il avait prises sur la scène de crime via son téléphone, puis il punaisa les quatre clichés sur le grand panneau de liège. Il fixa les images de la pauvre jeune fille mortaisée.

Il saisit son téléphone fixe et composa le numéro du légiste pour organiser un rendez-vous rapidement. Pour patienter, il jeta un regard vers l'horloge à l'effigie de Johnny Hallyday clouée au mur. Elle affichait 00 h 57... Au bout de quatre-vingt-dix secondes d'attente, il racrocha d'un geste brusque. Comment pouvait-il commencer une enquête si tout le monde s'était pieuté dans de bons draps chauds ? Khalid arriva avec un sac plastique que Stanislas reconnut tout de suite.

— Tu as eu le temps de passer chez Chérif ? lui demanda-t-il avec des étoiles dans le regard.

— Bah oui ! répondit son coéquipier avec un sourire béat. J'ai bourriné comme un malade sur le périph... faut bien se restaurer vu la nuit qu'on va avoir.

Khalid sortit du sac en papier deux boîtes en polystyrène orange et deux boissons énergisantes pour leur donner des ailes.

— Y a personne qui répond au téléphone... On va se faire chier jusqu'à demain matin 6 heures tu vas voir, prédit Stan.

Khalid secoua la tête négativement tout en ouvrant le contenant.

— Je viens d'avoir un mec du ministère.

— Lequel ?

— Le nôtre ! Et j'ai des nouvelles. On nous a demandé de garder l'enquête jusqu'au bout, on peut s'asseoir sur nos jours de congé et de récup. Donc, pas de dodo avant des jours, grimaça Khalid. Ensuite, le corps de la Japonaise va repartir sans tarder par le vol de 8 h 34 avec ses parents.

— Quoi ?!

— Le père de la jeune fille est une sommité au Japon. L'ordre vient d'en haut. Et on ne peut absolument rien faire. En plus, le préfet nous a coupé l'herbe sous le pied, il est allé lui-même informer la famille du drame qui leur est tombé dessus. Le légiste va bosser dessus cette nuit et pendant ce temps-là, on peut aller interroger la famille.

Stanislas acquiesça avant de croquer dans son kebab. Chérif était vraiment le meilleur. La sauce blanche qu'il préparait lui-même donnait un goût unique à la viande. Il ferma les yeux un instant pour savourer ce moment de plaisir intense. Après avoir avalé et prié le dieu de la malbouffe, il revint sur terre.

— Comment tu sais tout ça toi ? Alors que je n'ai réussi à joindre personne ?

Khalid se marra en trempant une de ses frites croustillantes dans la sauce samourai.

— Le réseau télécoms a surchauffé en fin de journée. Tu as téléphoné dans le vide. Et donc, j'ai eu tout le monde sur mon portable.

Stanislas ouvrit sa canette de soda en maugréant, il aurait dû passer son coup de fil via son mobile. Il en avait ras-le-bol de bosser dans ces conditions.

— À quelle heure on doit voir les parents de la défunte ? demanda-t-il.

Khalid déglutit.

— Dans une heure, gros maximum. (Il jeta un regard à Johnny Hallyday.) Il est déjà tard et ils quittent leur hôtel demain à la première heure.

Les deux hommes dégustèrent leur chawarma sans prononcer un seul mot. Parfois le silence valait mieux que de grands discours. Stanislas balança ses restes dans la corbeille à papier qui dégueulait déjà de nombreux détritrus.

— Et le légiste ? Quand doit-on lui rendre visite ? demanda-t-il en s'essuyant la bouche avec une serviette en papier.

— Juste après.

Stanislas lâcha un bâillement à faire décamper un ours polaire. Il ne voulait pas le montrer, mais il était irrité. Comment voulaient-ils qu'il bosse si les grands pontes lui mettaient déjà des bâtons dans les roues ?

La nuit, tous les chats sont gris. Cette expression fonctionne également pour les flics.

Paris s'endormait paisiblement tandis que les deux lieutenants de la police judiciaire entraient dans un palace situé à proximité de la place de la Concorde. Stanislas montra sa carte au réceptionniste qui les attendait stoïquement. Le jeune homme attrapa une clé magnétique et les invita à le suivre. Stanislas avait toujours aimé le calme ouaté des grands hôtels. Avant, avec sa femme, il leur arrivait de prendre un verre au bar de ce genre d'établissement. Lui, savourant un soda et elle dégustant un verre de chardonnay. Ce qui l'amusa le plus, c'était quand le serveur apportait la commande et que, quasiment chaque fois, il déposait le verre de vin devant lui. Comme si le mâle dominant devait obligatoirement boire. Quand cela se passait, Stanislas prenait un malin plaisir à rectifier le tir, en expliquant au garçon que la personne qui buvait était la charmante demoiselle en face de lui. Aujourd'hui, elle n'était plus là...

— Elle est là !

— Pardon ?

— La famille de la victime, elle est là, dans cette suite, expliqua le réceptionniste.

Stanislas passa la main sur son visage. Il fallait qu'il se reprenne.

— M. Takimi m'a demandé de vous faire rentrer sans les déranger, reprit le garçon.

— Vous pouvez retourner à vos occupations, lança Stanislas en lui attrapant le badge magnétique des mains pour le scanner à la borne qui faisait office de serrure.

Le réceptionniste tourna les talons sans demander son reste et ils entrèrent dans la chambre XXL qui se trouvait curieusement baignée dans l'obscurité. Au loin, une cloche sonnait à intervalles réguliers. Les deux flics se regardèrent. Où étaient-ils tombés ? Dans le couloir, ils rencontrèrent une Japonaise qui les accueillit en s'inclinant. Ils firent de même. La jeune femme se redressa avec un léger sourire et chuchota :

— S'il vous plaît, ne faites pas de bruit. Ils finissent leur prière...

Khalid regarda sa montre.

— C'est que nous sommes pressés.

Un nouveau gong résonna dans la suite.

— Je comprends. Ne vous inquiétez pas. C'est presque terminé.

Stanislas remonta la fermeture Éclair de son blouson. *La clim est à fond, c'est pas possible autrement, je me les gèle. Ce n'est vraiment pas le moment pour se choper la crève !* grommela-t-il intérieurement en mettant les mains dans les poches. Khalid reprit la parole :

— Vous parlez très bien français.

Leur interlocutrice sourit.

— Je suis française, je me prénomme Nathalie... Je suis leur guide et interprète.

Stanislas ouvrit la bouche pour la première fois.

— C'est pour cela que vous ne priez pas ?

La jeune femme répondit d'un signe de tête affirmatif.

— Oui. La cérémonie n'est réservée qu'à la famille.

Au bout du couloir, la lumière apparut en même temps qu'un homme en costume-cravate, les yeux rougis par le chagrin. Stanislas comprit qu'il s'agissait du patriarche. Khalid resta en retrait tandis que les deux hommes s'avançaient dans le couloir avant de s'arrêter au beau milieu. Ils s'observèrent, comme deux cow-boys du Far-West. L'homme prit la parole dans un dialecte que Stanislas ne comprenait pas. Il se tourna vers l'interprète.

— Il est heureux de vous rencontrer. Il se prénomme Nao. Et il me demande de répondre à toutes vos questions. Il ne connaît pas votre langue et ne peut donc malheureusement pas participer à votre interrogatoire.

Khalid fit une grimace. Ça commençait mal. Stanislas fixa le chef de famille nippon dans les yeux puis, calmement, il se retourna vers Nathalie.

— J'aimerais quand même lui poser des questions. Je me permets d'insister.

L'interprète traduisit la demande. Nao secoua la tête plusieurs fois, adressa aux deux hommes un léger sourire avant de tourner les talons purement et simplement.

— Il souhaite pleurer sa fille avec ses proches. Si vous désirez à ce point lui parler, il vous recommande d'adresser une requête officielle via votre hiérarchie. Mais je suis à votre disposition.

Stanislas contint son agacement. C'était toujours compliqué avec les riches hommes d'affaires. Ils étaient toujours

entourés de personnes qui faisaient tout pour eux. Secrétaire, assistant, chauffeur et garde du corps. Et toujours protégés par les puissants...

— Avez-vous un endroit où nous pourrions nous entretenir ? lui demanda Stanislas.

— Dans le living, annonça-t-elle en se dirigeant vers une porte entrouverte.

Les deux inspecteurs la suivirent dans une pièce attenante à la suite. L'ambiance était moins oppressante. Les lumières éclairaient deux canapés et une petite table. Khalid prit place à côté de l'interprète pendant que son collègue s'avachissait sur le canapé en face d'eux. Stanislas attrapa son carnet de notes dans la poche intérieure de son blouson et cliqua sur le haut de son stylo pour en faire sortir la bille.

— Racontez-nous tout. Tout depuis le début. Qui sont les gens que vous accompagnez ? Qu'ont-ils fait, vu, mangé ? Et surtout quand et comment Akira a-t-elle disparu ?

Nathalie s'attacha les cheveux à l'aide d'un chouchou qu'elle récupéra autour de son poignet, puis elle posa délicatement les mains sur les genoux. Stanislas comprit qu'elle allait leur répondre comme une élève de sixième qui récitait un poème devant toute la classe. Khalid lui fit signe de commencer.

— La famille Takimi est arrivée en France il y a deux semaines. Ils ont visité les châteaux du Bordelais, puis ceux de la Loire. Ensuite, ce fut le tour de Paris. Je les ai accueillis à la gare d'Austerlitz lundi dernier.

Khalid regarda sa montre pour vérifier la date.

— Cela fait donc trois jours maintenant.

Nathalie secoua la tête pour confirmer. Stanislas pressa, plusieurs fois, le bouton de son stylo. Geste qu'il faisait automatiquement quand il voulait poser une question.

— Ils étaient combien ?

— Cinq. (L'interprète compta sur ses doigts pour essayer de n'oublier personne.) M. Takimi et sa femme. Il y avait aussi la sœur de Mme Takimi. Et Jiao Takimi, le petit frère de...

Nathalie se mit à sangloter. Stan haussa les sourcils. Cette interprète ne connaissait cette famille que depuis trois jours et elle jouait la veuve éplorée ? Ridicule. Pour la relancer, il termina la phrase restée en suspens avec le peu de douceur dont il était capable :

— ... Akira Takimi.

Khalid proposa à la jeune femme un mouchoir qu'il sortit de la poche de son 501. D'un geste lent, elle essuya ses larmes – taries un peu rapidement, relevèrent les professionnels – et renifla ostentatoirement.

— Oui.

— Et comment était-elle ?

— Très gentille.

Stan n'aimait pas perdre son temps en banalités. *MERDE*. Il avait une affaire de meurtre à résoudre.

— Qu'elle soit gentille, méchante ou complètement con, je m'en fous. Ce que je veux savoir, c'est comment elle était lors de vos visites dans la capitale ? rétorqua-t-il sèchement.

Khalid intervint pour calmer le jeu. Sans s'en rendre compte, les deux collègues jouaient au *good cop, bad cop*.

— Était-elle anxieuse ? Nerveuse ? Sortait-elle le soir ? Seule ou accompagnée ? A-t-elle pu faire de mauvaises rencontres ? Vous voyez ? Ce genre de choses...

Elle secoua la tête, respira profondément et lâcha d'une traite :

— Je ne vois pas ce que je peux vous dire qui pourrait vraiment vous intéresser. C'est une riche famille japonaise. Jamais un mot plus haut que l'autre. L'autorité du papa est incontestable. Personne ne bronchait. (Elle but une gorgée d'eau.) Je ne suis pas certaine qu'elle soit sortie. Elle était plutôt concentrée sur son téléphone portable, si vous voyez ce que je veux dire.

Stan voyait très bien. La jeunesse de maintenant passait la plupart de son temps sur des écrans à taille réduite à communiquer avec des inconnus sur tous les continents. *Drôle d'époque*, songea-t-il en faisant cliquer son stylo.

— Quand et où a-t-elle disparu ?

— La famille se promenait vers la place du Tertre à Montmartre. Akira s'est éloignée quelques minutes pour acheter des cartes postales. Nous ne l'avons jamais revue.

— Vous avez une idée dans quelle boutique est-elle allée ? demanda Khalid.

— Non aucune, je suis désolée.

— Et la famille ? Elle était où au moment de la disparition ?

L'interprète montra une photo sur son téléphone portable.

— En train d'attendre que le portraitiste termine la caricature de Jiao. C'est au bout d'une quinzaine de minutes que nous nous sommes aperçus qu'Akira n'était pas revenue. On a cherché partout et on a appelé la police qui nous a dit de ne pas nous inquiéter, répondit-elle pleine d'ironie dans la voix. M. Akira a dû joindre personnellement l'ambassadeur. Malheureusement trop tard...

Stan passa la main sur sa barbe de trois jours. Il n'arriverait à rien en poursuivant cet interrogatoire. D'un geste lent, il se leva en soupirant.

— Merci pour votre coopération. Mon collègue va vous donner nos coordonnées, si jamais un détail important vous revenait. Pouvez-vous nous envoyer la photo du dessin par texto ?

La jeune femme attrapa la carte de visite.

— Heu... Oui... D'accord. C'est déjà terminé ?

— Oui, répondit Khalid. Maintenant, c'est à nous de creuser.

— Très bien, dit-elle timidement.

— Khalid, murmura Stan, il faut absolument que demain on envoie des gardiens de la paix faire le tour de Montmartre et ses commerçants. Peut-être que quelqu'un a vu quelque chose. Faut rien négliger.

Son collègue était d'accord. Le portable de Stanislas se mit à vibrer dans sa poche. Il attrapa son iPhone et reconnut tout de suite le numéro qui s'affichait. Il regarda Khalid avant de quitter le petit salon.

— C'est le patron. On se retrouve en bas.

Khalid grimaça, ça sentait les ennuis. Il nota sur son carnet les coordonnées de la jeune femme avant de sortir de la chambre pour retrouver son collègue qui devait bouillir comme de l'eau sur le feu tellement il détestait quand Pierre Rachaud, le directeur de la police judiciaire, s'immisçait dans ses affaires.

Même si c'était le mois de mai, la pluie s'invita tranquillement en giboulées glacées sur la Ville Lumière. La BMW cabossée de Stanislas roulait à une allure paisible dans les rues de Paris. Depuis qu'il avait quitté le 36, quai des Orfèvres, sa voiture était devenue le meilleur endroit pour réfléchir. Il préférerait passer la plupart de son temps dans son véhicule plutôt que dans un bureau moderne et déjà archaïque. Sur le siège passager, Khalid regardait le paysage par la fenêtre. Qu'il aimait cette ville. Sa couleur, son odeur et ses sonorités, jamais il ne pourrait la quitter.

Il observa à la dérobée Stan qui, concentré, conduisait les mains parfaitement posées sur le volant. 10 h 10, comme on le lui avait appris il y a des années à l'auto-école. Depuis le coup de téléphone, Stan s'était refermé comme une moule. Khalid le connaissait depuis assez longtemps pour comprendre que quand il mettait sa bouche en cul-de-poule, il ne fallait surtout pas le déranger. Soit il était en colère, soit il réfléchissait. Khalid attendit alors, placidement, que Stanislas brise la glace. À un feu rouge, Stanislas tourna la tête vers son ami.

— Rachaud m'a répété que la famille de la morte est très respectée au Japon. Qu'on frôle les problèmes diplomatiques avec cette histoire. Les patrons veulent donc qu'on règle cette enquête le plus rapidement et sans faire de vagues.

Khalid ricana. C'était toujours pareil avec les hauts fonctionnaires du ministère. Ils réclamaient des résultats sans donner les moyens d'y arriver. Ils avaient fait de grandes études, ça, Khalid ne pouvait pas le nier, mais ça ne leur donnait quasiment aucune connaissance en maintien de l'ordre et investigations criminelles. Qu'est-ce qu'ils croyaient ? Qu'on pouvait régler une histoire d'homicide en claquant des doigts ? Ils les prenaient pour qui ? Pour *Joséphine ange gardien* ?

— Ça va être chaud, souffla Khalid en attrapant un paquet de bonbons qui traînait à ses pieds.

— C'est pour cela que je l'ai envoyé chier comme jamais... File-moi des Dragibus. J'ai la dalle.

Stanislas ensevelit sa grosse paluche dans le paquet. Puis il fourra la poignée de bonbons dans sa bouche. Le sucre lui donna un coup de fouet. Il enclencha son clignotant pour remonter la rue de la Rapée et reprit :

— Je lui ai dit d'arrêter de nous casser les couilles et de nous laisser faire notre job.

— Et ?

— Il m'a raccroché au nez. De toute façon, je l'emmerde.

Stanislas termina sa phrase en tirant le frein à main. Ils étaient arrivés à destination. Autour d'eux, malgré la pluie qui s'abattait comme les chutes du Niagara, la nuit était calme. La question que les deux hommes se posaient était : allait-elle le rester ?

— Rachaud va te le faire payer.

Stanislas grimaça. Khalid avait raison. Pierre Rachaud, patron de la police judiciaire française, ami intime du ministre de l'Intérieur, ne le lâcherai plus. Mais il n'en avait rien à foutre.

— Je m'en tape. Je fais mon boulot, et je le fais bien... Il va me chercher des poux, mais je n'ai rien à me reprocher. Alors, passons à autre chose. (Khalid resta muet.) Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? s'énerva Stanislas en déclinant sa ceinture de sécurité. (Khalid fixa son ami avec des yeux de cocker.) Putain, Khalid, parle... Je n'aime pas quand tu fais ce regard de chien esseulé.

Son collègue déglutit et expectora d'une traite ce qu'il avait sur le cœur depuis plusieurs jours :

— Mon pote. Je t'aime, tu le sais ça. Mais depuis quelque temps, tu n'es que l'ombre de toi-même. (Stanislas dévisagea son ami d'un regard noir. Khalid enchaîna :) Je sais que tu traverses une période difficile. Je te couvre dès que je peux et ça me va... mais si tu t'attaques au patron, ça va se retourner contre toi.

— Surtout contre toi ? C'est ça qui te fait peur ?

— Mais je m'en fous de moi, je parle de toi... Tu as besoin de la stabilité du boulot. Je veux que tu sortes la tête de l'eau et que tu te concentres sur ton futur, pas sur ton passé.

— J'ai besoin de voir mes enfants. Je fais tout pour que personne ne se mette entre Charlie, Lucette et moi.

— Laisse faire les avocats, ils sont là pour ça. Tu vas te brûler les ailes et tout gâcher.

— Les baveux ? Mais ils sont nuls. (Il prit un temps.) Je n'en ai pas encore pris... C'est comme ces putains de juges, tu sais aussi bien que moi qu'ils filent les gosses aux mères à 99 %, surtout si le père est un flic qui passe

son temps dans la merde. On me l'a bien fait comprendre. C'est pour ça, qu'on m'interdit de les voir pendant les trois prochains mois... Juste parce que je suis flic. Putain de juge, siffla-t-il entre ses dents.

Que pouvait répondre Khalid ? Il savait très bien qu'il était impossible pour un flic d'avoir la garde des enfants lors d'un divorce.

— Bon ? On va lui parler à ce légiste ou on reste à discuter dans la voiture comme les meufs de *Desperate Housewives* ? annonça Stan pour balayer cette putain de conversation d'un revers de la main.

Khalid éclata d'un rire gras et forcé, même s'il savait qu'un jour ça reviendrait à la figure de Stan comme un boomerang. En quelques mouvements, les deux hommes sortirent de la BMW et coururent pour se protéger de la pluie. Ils traversèrent la rue en évitant les flaques d'eau qui se formaient comme des volcans de sauce dans une purée mousseline. Stan poussa la porte cochère couleur bleu métallique du 2, place Mazas dans le XII^e arrondissement. Le duo de flics entra dans le hall à la lueur de la pleine lune. Il ne manquait plus que les hurlements d'une meute de loups pour pimenter encore un peu plus cette nuit étrangement singulière.

*

L'écho de leurs pas résonnait dans les couloirs entièrement vides. Le carrelage faisait caisse de résonance comme un compte à rebours qui comptait les pas jusqu'au trépas. L'Institut médico-légal de Paris puait la mort et les produits détergents. Stan qui suivait Khalid comme son ombre n'avait jamais été à l'aise en ce lieu,

il trouvait que c'était un drôle d'endroit pour une dernière rencontre... Son collègue avait eu le légiste quelques heures auparavant. Il leur avait donné rendez-vous directement dans son bureau. « Tu suis les illuminations, comme les rois mages ! » lui avait-il dit en rigolant avant de raccrocher. Et c'était ce que faisaient actuellement les deux collègues. Ils suivirent le rai de lumière qui scintillait sous une porte au fond du deuxième sous-sol. Stanislas attrapa Khalid par le bras.

— Tu sens cette odeur ? lui demanda-t-il en l'attirant vers lui.

— C'est le parfum de la mort. C'est normal, on est dans une morgue.

— Non, c'est autre chose, lui répondit mystérieusement Stan en secouant la tête.

Les deux hommes arrivèrent devant le bureau du légiste d'astreinte, Maximilien Barsillia. Khalid frappa deux petits coups secs.

— Vous pouvez entrer, les gars, je vous attendais.

Les deux flics pénétrèrent dans l'antre du médecin. Maximilien les accueillit la bouche pleine :

— Désolé, je termine mon burger et je suis à vous, dit-il en léchant ses doigts.

Stanislas esquissa un sourire satisfait : il avait reconnu l'odeur du McDo à plus de vingt mètres, il était prêt pour travailler au guide Michelin de la malbouffé. Tout en s'asseyant sur la chaise en plastique qui traînait sur le côté, le lieutenant Diamick lorgna goulûment les frites. Khalid, lui, colla son dos au mur et croisa les bras.

— Ce n'est pas très sain tout ce gras, surtout pour un médecin, fit remarquer le collègue de Stan.

Maximilien grimaça, penaud.

— Je sais. Mais vous avez vu l'heure ? Ma fiancée me fait des salades de quinoa avec du poisson cru. J'ai tout le temps la dalle, surtout en plein milieu de la nuit. Je ne fais que me bâfrer de conneries dès que je suis ici.

Stan éclata de rire.

— Pourquoi elle fait ça ?

Maximilien plissa la bouche, un peu gêné.

— On se marie dans deux mois. Elle veut que je sois beau et mince dans mon costume.

— Ce sera une de moins pour ton gros bide de marié, plaisanta Khalid en mâchouillant la frite tiédasse qu'il venait de piquer.

Le légiste aspira une grande rasade de soda à l'aide de sa paille en carton.

— Vous pouvez finir. J'en peux plus, dit-il en se tapant le bide.

Stan sauta sur l'occasion pour attraper les frites. Il les grignota en écoutant Maximilien.

— Bon, les gars. Je ne vais pas vous faire de longs discours, mais...

— Tu as de la mayo ?

— Non, Stan, je n'en ai pas.

— Même pas de la sauce barbecue ?

Maximilien souffla en se passant la main dans les cheveux.

— Non plus, le livreur les a oubliées... (Le légiste se leva mollement de sa chaise. Son hamburger faisait déjà effet sur son organisme.) Suivez-moi dans la salle d'examen. On ira plus vite, d'autant plus qu'il commence à se faire tard.

Par réflexe, Khalid zieuta sa montre. Elle indiquait déjà 2 h 12. *Que le temps passait vite*, s'étonna-t-il en suivant

Stanislas et le médecin qui se trouvaient déjà au milieu du couloir froid et silencieux.

Stan appréciait Maximilien. C'était l'un des seuls médecins légistes qui utilisaient des termes que les flics pouvaient comprendre. Il n'essayait pas d'englober ses explications et ses rapports avec des mots compliqués, juste pour étaler devant les autres sa science et ses diplômes. Non. Maximilien parlait un langage normal et compréhensible.

En quelques minutes, le trio se retrouva dans une salle d'examen carrelée du sol au plafond. L'odeur de la Javel commençait, comme chaque fois, à monter à la tête de Stanislas. Les plaisanteries avaient cessé. Ils étaient maintenant concentrés sur leur boulot. Maximilien se posta à côté d'Akira Takimi qui semblait dormir paisiblement sur une couche en Inox.

— Alors, que voulez-vous savoir ?

Même si c'était son boulot, Khalid n'arrivait pas à s'habituer à voir des gens morts sur une table d'autopsie. Il répondit sans lâcher du regard la jeune femme immobile face à lui :

— Tout ce que tu peux nous dire. On a pour le moment zéro indice. On n'a trouvé aucune trace d'ADN sur la scène de crime. On espère que toi, tu pourras nous donner quelques pistes... Même minimales.

Le légiste fit une grimace qui déstabilisa les deux flics. Si lui n'avait rien trouvé, ils étaient carrément dans la merde, pensèrent simultanément Stan et Khalid.

— Y a pas grand-chose à dire en fait.

— Que sais-tu pour commencer ?

— Elle est morte noyée. On l'a assassinée en lui enfonçant la tête sous l'eau. On l'a tenue violemment

par le cou. Nous pouvons voir plusieurs traces d'ecchymoses. (Le légiste les désigna à l'aide d'un minilaser.) Ici, ici et là. Je vous passe les détails, mais j'ai réalisé des examens poussés sur les organes génitaux et la marge anale. Je n'ai trouvé aucune plaie, aucune fissure. Je peux donc vous confirmer qu'elle n'a pas été violée, ni violente. Enfin, je veux dire frappée. Je ne parle pas des entailles qui ont été faites ante mortem.

— Elles sont profondes ? questionna Khalid.

— Oui, assez. Les plaies pénétrantes sont de trois centimètres. Il y est allé fort. Cela a été fait à l'aide d'un scalpel chirurgical comportant une lame arrondie n° 10. C'est net et précis, j'ai reconnu tout de suite la forme de l'incision. Je peux vous dire aussi que la personne qui en est à l'origine savait exactement ce qu'elle faisait. (Maximilien grimaça.) Je sais que cette remarque ne vous apportera rien, mais ça m'a tout de suite sauté aux yeux.

— Tout est important, Maximilien. Tout.

Le légiste se tourna de trois quarts et attrapa une feuille punaisée à un panneau en liège.

— Le plus intéressant, si on peut dire, ce sont les prélèvements sanguins. Les analyses ont décelé une forte dose de flunitrazépam.

— La drogue des violeurs ? Quelle merde... Ça efface tout un pan de votre vie. (Khalid prit une légère respiration.) Ça fait des années que des milliers de femmes se font abuser sexuellement après avoir avalé cette drogue à leur insu... Une véritable horreur.

Le médecin légiste acquiesça et ajouta :

— Sa commercialisation a été stoppée en 2013, mais des boîtes se vendent encore sous le manteau ou sur le